

ANR BEROSE – LAHIC (IIAC)

« 1913, LA RECOMPOSITION DE LA SCIENCE DE L'HOMME. BILAN D'ETAPE »

Colloque organisé au Muséum national d'Histoire naturelle

Dans le cadre de la programmation scientifique du Musée de l'Homme « Hors les Murs »

Amphithéâtre de la galerie de paléontologie, Jardin des Plantes

2, rue Buffon, Paris 5^e (Métro : Gare d'Austerlitz)

Jeudi 15 et vendredi 16 mars 2012

Ce colloque est organisé dans le cadre du programme ANR Bérose (encyclopédie en ligne sur l'histoire de l'anthropologie), porté par le LAHIC-IIAC (Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture, CNRS/EHESS/Ministère de la culture), programme ANR sous la direction de Daniel Fabre et Claudie Voisenat. Plus précisément, elles s'insèrent dans l'axe de recherche « L'institutionnalisation de l'anthropologie, 1910-1940 » coordonné par Christine Laurière (IIAC/Lahic-EHESS), qui organise ces journées, en partenariat avec le nouveau Musée de l'Homme/MNHN. Il est placé sous le parrainage de la Société française pour l'histoire des sciences des l'homme.

Faisant un pas de côté vis-à-vis d'une approche uniquement biographique de l'histoire de l'anthropologie, centrée sur une histoire de la pensée des grands auteurs, les chercheurs engagés dans le programme de recherche collective Bérose font le pari de la pertinence heuristique de l'approche situationnelle, contextuelle, institutionnelle, pour l'histoire de l'anthropologie, et souhaitent mettre à profit les récents et nombreux travaux dans ce domaine, qui s'intéressent aux revues, aux institutions de savoir, aux réseaux de sociabilité savante. Il s'agit de cartographier le champ anthropologique à différentes époques, de tenter d'en dresser un état des lieux, afin de mieux comprendre comment la discipline s'institutionnalise, à partir de quelles forces vives préexistantes, comment elle change de régime, entre au musée, passe du monde des revues pour entrer à l'université et former les nouvelles générations à la pratique professionnelle de ce qui devient, dans les années 1930, un métier. Prêtant attention aux pratiques scientifiques et des scientifiques, à leur condition d'exercice de leur activité, l'ambition est de montrer les rapports de force changeants dans la sociabilité scientifique, de revenir sur certaines controverses qui agitent ce milieu, de mieux identifier et connaître dans leur complexité les diverses sociétés savantes, revues, personnalités, disciplines, qui structurent ce champ anthropologique, d'essayer de comprendre comment se combinent, s'opposent, ces multiples acteurs, et comment ils façonnent l'évolution et l'identité de leurs disciplines, l'une des caractéristiques majeures de ces années étant la spécialisation disciplinaire. Ce faisant, ce sont la

définition même de ce qu'est l'anthropologie et l'accord sur ce qui ressortit à son domaine de compétences, qui évoluent.

L'objectif des journées d'études est double. Tout d'abord, il s'agit de tenter un bilan d'étape de l'état du champ de la science de l'homme, qui voit une autonomisation et une institutionnalisation accrue de plusieurs disciplines (sociologie, ethnologie et ethnographie, paléontologie, préhistoire, archéologie) marquant leur territoire et leurs ambitions, se frottant les unes aux autres, parallèlement à un affaiblissement du magistère de l'anthropologie physique et de l'anthropométrie. Mais il s'agit aussi, parce que c'est un phénomène concomitant qui nourrit la réflexion des acteurs impliqués dans cette réorganisation à l'œuvre, de repérer la montée en puissance de la recherche ethnographique, de la légitimation – pratique plus que théorique – progressive de la pratique de terrain, déjà bien amorcée avant la Première Guerre mondiale.

Les premières années du vingtième siècle sont en effet fertiles en moments, en événements qui, rétrospectivement, dénotent la restructuration, la recomposition en cours de la « science de l'homme » telle que l'appelaient alors les divers protagonistes.

A partir de 1907, la sociologie durkheimienne a définitivement réussi sa percée institutionnelle – Durkheim vient d'être confirmé dans sa chaire en Sorbonne, Mauss est nommé directeur d'études à l'EPHE, Hubert le sera l'année d'après¹. Les années 1910 sont des années intenses du point de vue des débats qui agitent l'anthropologie, la sociologie des religions, qui gagne en légitimité et en audience, mais bouscule la théologie catholique, en faisant entendre une analyse laïque des phénomènes religieux. La dispute autour du totémisme connaît une nouvelle acmé avec les publications par Frazer de *Totemism and Exogamy* en 1910, et par Freud de *Totem et Tabou* en 1912, paru la même année que les célèbres *Formes élémentaires de la vie religieuse* de Durkheim qui discute longuement des croyances totémiques comme d'une religion élémentaire.

La paléontologie et la préhistoire s'émancipent de l'anthropologie physique, et quittent le giron de la Société d'Anthropologie de Paris, qui fut dans les années 1860-1880 une *alma mater* particulièrement propice à leur reconnaissance et la diffusion de leurs travaux. La Société préhistorique française est créée en 1904, l'Institut de paléontologie humaine est fondé en 1910, sous la direction de Marcellin Boule. Enfin, à quelques semaines d'intervalles, les fondations de l'Institut ethnographique international et de l'Institut français d'anthropologie, exacts contrepoints sémantiques l'un de l'autre, signent l'entrée en lice de deux nouvelles structures savantes, la première davantage hétérodoxe par les personnalités de leurs fondateurs (Arnold van Gennep et Maurice Delafosse), la seconde davantage légitimiste par son recrutement académique, mais qui n'en travaillent pas moins toutes les deux la redéfinition même de l'anthropologie, de ses ambitions.

¹ Laurent Muchielli, *La découverte du social. Naissance de la sociologie en France*, Paris, Editions La Découverte, 1998, p.248.

La division du travail scientifique est en question, le fauteuil de l'anthropologue commence à montrer des signes de vermoulure, la position ancillaire de la pratique ethnographique étant dénoncée, remise en cause grâce aux travaux des enquêteurs dans les colonies africaines françaises qui cherchent la reconnaissance scientifique, mais aussi grâce aux travaux de Robert Hertz à Saint-Besse qui investit un terrain dont n'ont pas l'habitude les sociologues durkheimiens. Ce n'est donc pas un hasard si, en 1913, Marcel Mauss et Arnold van Gennep, chacun de leur côté et pour des raisons qui leur sont propres, publient un plaidoyer pour défendre l'ethnographie². Il n'y a pas jusqu'à la philosophie qui ne soit inquiétée par les données ethnographiques, défiée jusque dans la logique même de sa pensée par la pensée des sauvages. Le célèbre énoncé : « Les Bororo sont des Arara », rapporté par l'anthropologue Karl von den Steinen, fut le point de départ de toute la réflexion de Lucien Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive, inaugurée par *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* en 1910. Plus généralement, elle témoigne « d'un tournant anthropologique dans la philosophie du vingtième siècle »³ qui va également participer à l'institutionnalisation universitaire de l'ethnologie dans les années 1920, Lévy-Bruhl faisant partie du triumvirat fondateur de l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris en août 1925.

Loin d'accréditer l'image convenue de la création dudit Institut *ex nihilo*, création qui aurait été en rupture avec les initiatives institutionnelles précédentes, le propos de ces journées d'études serait plutôt de rappeler qu'elle représente l'aboutissement de la recomposition à l'œuvre dans ce champ d'étude depuis près de trente ans, et que maints acteurs, maintes revues et institutions concoururent à légitimer l'évidence de la nécessité d'une formation universitaire pluridisciplinaire qui formerait des ethnologues. Pour ce faire, nous invitons anthropologues et historiens à dialoguer et dresser un bilan d'étape qui permettra de faire le point sur l'effervescence institutionnelle et intellectuelle qui caractérise ces années 1910, en prenant pour focale arbitraire 1913, juste avant le déclenchement d'un conflit dont les conséquences se feront durement sentir sur le devenir des sciences sociales, bien au-delà des années de guerre.

² Emmanuelle Sibeud, Marcel Mauss, « Projet de présentation d'un bureau d'ethnologie 1913 », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2004/1, n°10, pp. 105-115.

³ Frédéric Keck, *Lévy-Bruhl. Entre philosophie et anthropologie*, Paris, CNRS Editions, 2008, p.9.

Jeudi 15 mars 2012

9H00

INTRODUCTION

par Cécile AUFAURE (Projet de rénovation du Musée de l'Homme) et Daniel FABRE (directeur du LAHIC)

9H15-12H30

DU COTE DES DURKHEIMIENS

Session présidée par Jean-Christophe MARCEL (Paris-IV Sorbonne, ISHA)

9h15-10h00

CHRISTINE LORRE (Département d'Archéologie Comparée, MAN) :

Henri Hubert et les perspectives sociologiques mises en œuvre au Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye

10h00-10h45

JEAN-FRANÇOIS BERT (Labex HASTEC, EPHE, ANHIMA) :

Sociologie et linguistique. Penser la relation entre langue et société

10h45-11h00

Pause

11h00-11h45

STEPHANE BACCIOCHI (EHESS, CRH) ET NICOLAS MARIOT (CNRS-CURAPP) :

Robert Hertz face à ses enquêtes : une notation ethnographique entre folklore et linguistique (1912-1917)

11h45-12h30

FREDERIC KECK (CNRS, LAS) :

Lévy-Bruhl, Jaurès et la guerre

12h30-14h00

Pause

14H00-16H30

DU COTE DE L'ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE

Session présidée par Claude BLANCKAERT (CNRS, Centre Koyré)

14h-14h45

JEAN-CLAUDE WARTELLE :

Réflexions sur la décadence de la Société d'Anthropologie de Paris

14h45-15h30

Carole REYNAUD-PALIGOT (Université de New York et de Californie à Paris, Paris I-IV) :

Déclin et résistances de l'anthropologie physique

15h30- 16h15

EMMANUELLE SIBEUD (Paris 8, UDHE UMR 8533) :

Une science coloniale inutile ? Pratiques anthropométriques et colonisation au début du XXe siècle

Vendredi 16 mars

10H-12H30 DU COTE DE LA SCIENCE DE L'HOMME. L'EFFERVESCENCE INSTITUTIONNELLE DES ANNEES 1910.

Session présidée par Jean JAMIN (EHESS, LAHIC-IIAC)

10h-10h45 NATHALIE RICHARD (Université du Maine, CERHIO/Centre Koyré) :
Entre histoire et sciences de la nature : reconfigurations intellectuelles et institutionnelles de la préhistoire à la veille de la Première Guerre mondiale

10h45-11h30 ARNAUD HUREL (IPH/MNHN) :
La création de l'Institut de paléontologie humaine en 1910

11h30-12h15 CHRISTINE LAURIERE (EHESS/LAHIC-IIAC) :
L'Institut français d'anthropologie : un nouveau lieu de sociabilité savante pour une autre définition de l'anthropologie

12h30-14h00 *Pause*

14H00-16H30 PENSER LES RELIGIONS PRIMITIVES

Session présidée par Daniel FABRE (EHESS, LAHIC-IIAC)

14h00-14h45 FREDERICO ROSA (Universidade Nova de Lisboa) :
Le totémisme hier: obsessions marginales d'un débat anthropologique

14h45-15h30 MARCELLO MASSENZIO (Université de Rome Tor-Vergata) :
E. Durkheim, S. Freud, R. Otto : dialogues sur l'altérité

15h45-16h30 ANDRE MARY (CNRS, LAHIC-IIAC) :
Science de l'homme ou science de Dieu : les *Formes élémentaires* au regard du monothéisme originel de l'ethnologie « catholique »

Résumés des communications

DU COTE DES DURKHEIMIENS

Christine LORRE (Conservateur du département d'Archéologie comparée, Musée d'archéologie nationale, Saint-Germain-en-Laye)

UN ETAT DE LA REFLEXION ARCHEOLOGIQUE AVANT LA PREMIERE GUERRE MONDIALE : HENRI HUBERT ET LES PERSPECTIVES SOCIOLOGIQUES MISES EN ŒUVRE AU MUSEE DES ANTIQUITES NATIONALES DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

A l'occasion de plusieurs chantiers d'aménagement muséographiques conduits au sein du musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye au tournant du XXe siècle, Henri Hubert a tenté d'expérimenter certaines observations de la sociologie durkheimienne afin d'offrir au visiteur des réflexions stimulantes sur le développement des sociétés humaines.

En s'appuyant notamment sur le lancement de l'aménagement de la salle de comparaison du MAN, la communication s'efforcera d'abord de présenter les grandes lignes de l'histoire et de la position institutionnelle du MAN au début du XXe siècle. Il s'agira ensuite d'évoquer quelques-unes des relations professionnelles d'Henri Hubert, tant dans le milieu des antiquisants classiques que dans celui de la jeune sociologie française, afin d'évaluer leurs interactions respectives et leur éventuelle influence sur les travaux d'un conservateur-archéologue à l'apogée de sa carrière.

Jean-François BERT (Labex HASTEC, EPHE, ANHIMA)

SOCIOLOGIE ET LINGUISTIQUE. PENSER LA RELATION ENTRE LANGUE ET SOCIETE.

C'est en 1906, dans un article intitulé « Comment les mots changent de sens », publié dans *L'Année sociologique*, qu'Antoine Meillet précise sans doute le mieux ce que peut produire une linguistique au contact des sciences sociales. Au delà de ce texte fondateur, la linguistique de Meillet, linguistique comparatiste, plus que celle de Saussure, semble faire office de guide pour tout ce qui touche au langage. Il n'est pas rare de trouver des références à ses travaux dans les textes de Marcel Mauss, Henri Hubert ou encore Robert Hertz.

Nous voudrions reprendre ici l'histoire de cette « connexion », tout en évoquant les nombreuses actualisations de ce programme qui met en son cœur le concept d' « emprunt », durant les années 1930, en particulier avec les travaux de Marcel Cohen puis ceux d'A.G. Haudricourt.

Stéphane BACCIOCHI (EHESS-CRH), **Nicolas MARIOT** (CNRS-CURAPP)

ROBERT HERTZ FACE A SES ENQUÊTÉS : UNE NOTATION ETHNOGRAPHIQUE ENTRE FOLKLORE ET LINGUISTIQUE (1912-1917).

Robert Hertz, via son *Saint Besse* (1913), incarne aujourd'hui la sortie de la bibliothèque parmi les durkheimiens. Les spécialistes se sont pourtant encore peu arrêtés sur les traces laissées par son travail ethnographique. C'est ce que nous nous proposons de faire ici en nous intéressant tout particulièrement à la manière dont Hertz a pris des notes de terrain, en reliant pour l'occasion ses enquêtes alpestres et sa collecte folklorique de *Contes et dictons recueillis sur le front parmi les*

poilus de la Mayenne et d'ailleurs (1917). L'investigation prendra deux directions. D'une part, suivant une perspective désormais solide en histoire des pratiques scientifiques, nous observerons Hertz au travail : qui rencontre-t-il ? Quand et comment prend-il en note la parole de ses interlocuteurs ? Quel statut surtout confère-t-il à ce matériel dans sa démonstration (pour saint Besse) ? Enfin, comment intègre-t-il ces notations aux autres matériaux dont il dispose ? D'autre part, de façon plus originale peut-être, nous essayerons également de montrer que ces notations se sont étroitement spécialisées et formalisées dans un cadre disciplinaire « anthropologique » redéfini à la croisée du folklore et de la linguistique. Inabouti, ce mouvement apparemment lié à la carrière de R. Hertz au sein de l'Institut français d'anthropologie et à l'évolution de son réseau personnel de relations savantes, notamment du côté de *L'Année sociologique* et de la « Section des Sciences religieuses » de l'École pratique des hautes études, résulte selon nous d'une combinaison singulière d'expériences sociales et méthodologiques dont nous tâcherons de préciser le fil et l'arrière-plan sociologiques.

Frédéric KECK (CNRS, LAS) :

LEVY-BRUHL, JAURES ET LA GUERRE

Entre 1914 et 1922, Lucien Lévy-Bruhl a travaillé pour Albert Thomas au Ministère de l'Armement puis au Bureau International du Travail. Il a effectué des missions en France et à l'étranger, remis des notes sur la situation économique et politique. Cette activité s'éclaire dans le cadre de l'hommage qu'il rend à Jaurès immédiatement après sa mort. Elle jette aussi une lumière nouvelle sur le changement conceptuel qui s'opère entre *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (1910) et *La mentalité primitive* (1922). La "mentalité primitive" n'apparaît plus en effet comme un cadre mental caractérisé par ses défaillances (le "prélogique") mais comme un régime d'action permettant de voir à l'avance les menaces à venir.

DU COTE DE L'ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE

Jean-Claude WARTELLE

REFLEXIONS SUR LA DECADENCE DE LA SOCIETE D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS.

Il s'agira d'examiner les causes circonstancielles et structurelles qui peuvent expliquer le déclin de la Société d'anthropologie de Paris, publiquement reconnu et commenté au sein même de la société. Les thèmes qui firent son succès et sa renommée dans la seconde moitié du XIXe siècle (la craniologie, la raciologie, la laïcité de combat) sont aussi ceux qui peuvent contribuer à expliquer pourquoi elle se trouva progressivement en décalage avec les nouvelles priorités scientifiques dans le champ de la science de l'homme dans les années 1910, n'ayant pas su écouter ceux de ses membres, comme Marcel Mauss, Henri Hubert, Arnold van Gennep, Paul Rivet, qui tentèrent de la moderniser de l'intérieur et de modérer le magistère de l'anthropologie physique. Finalement, c'est peut-être son matérialisme, et la vision pessimiste de l'homme qu'il véhiculait, qui la torpilla.

Carole REYNAUD-PALIGOT (Centre d'histoire du XIXe siècle Paris1-Paris4, Universités de New York et de Californie à Paris, MSH Paris-Nord)

DECLIN ET RESISTANCES DE L'ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE

Cette communication tentera de mesurer le déclin ou la permanence des pratiques anthropométriques au sein de la communauté anthropologique française au travers des enseignements dispensés dans les établissements d'enseignement supérieur ainsi que des pratiques réalisées en métropole et dans l'empire colonial français. Nous tenterons également de cerner la place de cette communauté au sein des réseaux anthropologiques européens : l'étude de la communauté française dans un cadre transnational et comparatiste nous semble en effet permettre de mieux mesurer l'importance qu'a conservée l'anthropologie physique.

Emmanuelle SIBEUD (Paris 8, IDHE UMR 8533)

UNE SCIENCE COLONIALE INUTILE ? PRATIQUES ANTHROPOMETRIQUES ET COLONISATION AU DEBUT DU XX^E SIECLE

Si le racisme et la colonisation ont de toute évidence partie liée, singulièrement au début du XXe siècle au moment où des logiques ségrégatives s'épanouissent dans la plupart des sociétés coloniales et où la colonisation « moderne » entend démontrer sa rationalité à grand renfort d'érudition et d'expertise, quelles sont en pratique les interactions entre les recherches anthropométriques nourrissant, ou au contraire invalidant, la science des races et la gestion coloniale ? Au-delà de leurs rhétoriques de justification réciproques, quelles recherches sont menées dans les colonies, par qui, dans quels buts et avec quels résultats ?

On développera ici le cas des recherches anthropométriques dans l'empire colonial français dans la décennie précédant la première guerre mondiale. La dimension impériale fait immédiatement apparaître un premier hiatus : le bilan est assez maigre, bien que les années 1910 enregistrent un certain dynamisme. Misant sur leur relatif enracinement, quelques agents coloniaux (administrateurs et officiers) mesurent les populations qu'ils administrent, des missions sont organisées, avec ou sans soutien institutionnel et la Société d'anthropologie de Paris se lance dans

une ambitieuse enquête sur les enfants métis (1908). Ce qui invite à étudier les modalités de la pratique de l'anthropométrie dans les colonies et leur évolution dans la décennie qui précède la première guerre mondiale. Dans quelle mesure est-il possible de pratiquer l'anthropométrie en situation coloniale ? Qui peut accéder aux corps des colonisés ou à des ossements, dans quelles circonstances et au fil de quelles transactions ? Quel sont les coûts, quelles sont les finalités et quels sont les inconvénients des pratiques anthropométriques ?

S'il faut partir des pratiques dans ce qu'elles ont de plus concret pour éviter de retomber dans une histoire des collectes et des enquêtes qui n'accordent aucune part aux sujets/objets de la collecte ou de l'enquête, il apparaît vite cependant que les difficultés que rencontre l'anthropométrie en terrain colonial sont aussi de nature épistémologique et politique. La proclamation de l'infériorité ou de la différence raciale attribuée aux populations colonisées se passe aisément des fastidieuses vérifications de l'anthropométrie. Dès lors, que faire des séries de mesures rapportées par les missions d'exploration ou par tel administrateur et tel officier ? Si la rhétorique coloniale fait un usage de plus en plus appuyé de la notion de race et vante la « politique des races », quelle est la consistance de la notion de « races coloniales » ? Dans quelle mesure devient-elle une catégorie opératoire et pour qui ? Sur ce plan également, les années 1910 sont un moment crucial où se heurtent des niveaux différents de discours et des usages divergents, ouvrant un débat qui engage les évolutions ultérieures.

Nathalie RICHARD (Université du Maine, CERHIO/Centre Koyré) :

ENTRE HISTOIRE ET SCIENCES DE LA NATURE : RECONFIGURATIONS INTELLECTUELLES ET INSTITUTIONNELLES DE LA PREHISTOIRE A LA VEILLE DE LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

Avant 1914, le champ de l'archéologie préhistorique connaît plusieurs transformations. Les cadres interprétatifs qui avaient dominé dans la seconde moitié du XIXe siècle sont ébranlés, à l'occasion notamment d'une controverse sur l'aurignacien qui se déploie de 1906 à 1912 et qui est l'occasion pour l'abbé Henri Breuil d'affirmer son autorité nouvelle sur la préhistoire. Au même moment, plusieurs auteurs opèrent un rapprochement neuf entre préhistoire, archéologie classique et histoire, tel Camille Jullian qui occupe depuis 1905 la chaire des antiquités nationales au Collège de France et prononce en 1907 « Plaidoyer pour la préhistoire ». Dans ses caractéristiques institutionnelles, la préhistoire est également transformée par les créations de la Société préhistorique de France (1904) et de l'Institut de paléontologie humaine (1910), tandis qu'un projet de législation sur les fouilles (1910) paraît pouvoir menacer le régime des pratiques amateurs qui a caractérisé la discipline depuis ses débuts. Changement de génération, nouveaux fondements théoriques, nouvelles configurations de la cartographie des savoirs et nouveautés institutionnelles se conjuguent ainsi pour donner à la préhistoire française un visage largement renouvelé, à la veille de la Première Guerre mondiale.

Arnaud Hurel (MNHN, Institut de Paléontologie humaine) :

LA CREATION DE L'INSTITUT DE PALEONTOLOGIE HUMAINE EN 1910

Tout au long de la Belle Époque, en Europe et en France tout particulièrement, les préhistoriens œuvrent dans une ambiance de forte émulation : le nombre de chercheurs augmente de manière sensible – et partant celui des chantiers de fouilles –, les initiatives individuelles sont nombreuses et quelques sociétés savantes et les Congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques font office de points d'ancrage à cette communauté aux statuts, méthodes et centres d'intérêt disparates.

Profitant du mouvement de reconnaissance et d'autonomisation de la préhistoire au sein des sciences naturelles et humaines, la création, à Paris en 1910 de l'Institut de paléontologie humaine, par le Prince Albert I^{er} de Monaco (1848-1922), marque une étape fondamentale et ambitieuse en faveur de la recherche antéhistorique. Pour la première fois, des chercheurs permanents vont disposer de ressources financières et matérielles pérennes pour se consacrer à la poursuite de leurs travaux dédiés à l'étude de l'homme quaternaire. Cet institut se verra alors porteur d'une ligne scientifique novatrice fondée sur un projet scientifique internationaliste et pluridisciplinaire – une approche naturaliste et ethnographique des cultures préhistoriques.

Christine Laurière (EHESS, LAHIC-IIAC) :

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ANTHROPOLOGIE : UN NOUVEAU LIEU DE SOCIABILITE SAVANTE POUR UNE AUTRE DEFINITION DE L'ANTHROPOLOGIE

Nul doute que les créations concomitantes de l'Institut ethnographique international, puis de l'Institut français d'anthropologie (IFA), exacts contrepoints sémantiques l'un de l'autre, tous deux

portés sur les fonts baptismaux en 1910, ne doivent rien au hasard. Ils signent l'entrée en lice de deux nouvelles structures savantes, la première davantage hétérodoxe par les personnalités de leurs fondateurs (Arnold van Gennep et Maurice Delafosse), la seconde davantage légitimiste par son recrutement académique, mais qui n'en travaillent pas moins toutes deux la redéfinition même de l'anthropologie, de ses ambitions. A un moment où la spécialisation disciplinaire s'affirme nettement, l'Institut français d'anthropologie prône plus que jamais une définition œcuménique de la discipline, qui tient ensemble, articule, les dimensions sociale et biologique de l'homme – même si l'ordre des priorités a changé et que l'anthropologie physique a perdu sa prééminence. L'Institut ethnographique international, sécessionniste, revendique ouvertement l'autonomie d'une ethnographie qui ne se définit que dans la pratique, sans préalable épistémologique. Si Arnold van Gennep salue la « modeste » création de l'IFA, c'est bien parce qu'il n'y voit qu'un rassemblement de « professeurs et théoriciens » qui palabreront un mercredi par mois, déconnectés des réalités du terrain. Or, il n'en est rien, et les différences ne sont pas si saillantes entre les deux sociétés savantes, le champ de la science de l'homme française étant trop étroit pour permettre un tel exclusivisme. Sans avoir l'intention ni les moyens de préfigurer véritablement le futur Institut d'ethnologie, l'IFA lui trace à tout le moins le chemin (plusieurs de ses membres en formeront la première équipe enseignante en 1925), en instaurant une sociabilité étroite entre des scientifiques d'horizons divers qui prennent l'habitude de se rencontrer, de s'écouter, d'échanger leurs idées, et qui partagent tous la même conception de ce que doit être la science de l'homme : une fédération de disciplines, rassemblée sous la bannière d'une anthropologie vraiment généraliste.

Frederico DELGADO ROSA (Universidade nova de Lisboa)

LE TOTEMISME HIER: OBSESSIONS MARGINALES D'UN DEBAT ANTHROPOLOGIQUE

Dans l'œuvre capitale de l'anthropologie victorienne, *La Civilisation primitive* d'Edward Tylor, le totémisme n'était qu'une petite branche du grand arbre de l'animisme, mais il y eut des gens disposés à y voir le tronc de l'évolution religieuse universelle. C'est le cas notamment de l'orientaliste William Robertson Smith. Sans être un spécialiste des peuples *primitifs*, il influença à son tour toute une pléiade de savants des deux côtés de la Manche ou dans les pays germaniques. On peut même dire que l'impact majeur du débat totémique, à l'extérieur de la communauté d'anthropologues obsédés par les faits australiens, fut cette idée d'étape obligatoire de l'histoire des religions, ce qui affectait les domaines sacro-saints de l'Antiquité classique et orientale et bien évidemment la perception du Christianisme. Salomon Reinach en France ou Frank Byron Jevons en Angleterre illustrent de façon presque caricaturale cette tendance. *Le Totem et tabou* de Freud en fut aussi redevable. Mais quoi dire de Durkheim, lui qui trouva dans le totémisme les formes élémentaires de la vie religieuse? Cette question est posée à titre d'illustration, pour tenter un état des lieux du débat totémique en 1913, en particulier de la problématique, à la fois marginale et centrale, de la place du totémisme dans l'évolution religieuse universelle.

Marcello Massenzio (Université de Rome Tor Vergata)

E. DURKHEIM, S. FREUD, R. OTTO : DIALOGUES SUR L'ALTERITE

Trois grands classiques de la pensée moderne paraissent dans un laps de temps compris entre 1912 et 1917: il s'agit de *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1912) par Emile Durkheim, de *Totem et tabou* (1912-13) par Sigmund Freud, de *Le sacré* (1917, première édition) par Rudolf Otto; trois ouvrages qui – sous des perspectives différentes: sociologique, psychanalytique, philosophique – s'interrogent aussi bien sur les civilisations « autres » par rapport à l'Occident, que sur la dimension spatio-temporelle « autre » des origines, que sur le sacré en tant que « autre » par rapport au profane. On se demande s'il est possible de faire ressortir un réseau de rapports entre les ouvrages cités qui ont marqué un véritable tournant dans l'histoire des sciences de l'homme.

André MARY (DR CNRS, LAHIC-EHESS) :

SCIENCE DE L'HOMME OU SCIENCE DE DIEU : LES *FORMES ELEMENTAIRES* AU REGARD DU MONOTHEISME ORIGINEL DE L'ETHNOLOGIE « CATHOLIQUE »

Les Formes Élémentaires de la Vie Religieuse (1912) consacre la rencontre de la sociologie religieuse durkheimienne et de l'ethnographie du totémisme australien, promu au rang de religion « primitive » de l'humanité. Dans la reprise critique d'une documentation qui doit beaucoup aux sources missionnaires, les durkheimiens sont confrontés à des « faits » imprégnés des thèses sur le « monothéisme originel », thèses qu'ils considèrent comme des plagiats de leurs collègues anglo-saxons (Lang). Cette même année 1912, sur le terrain de l'Afrique centrale, le R.P. Trilles publie *Le totémisme chez les Fang*, avec une préface du R.P. Leroy, aux éditions Anthropos fondées par le Père Schmidt, le grand théoricien de la thèse d'une révélation originelle repérable chez les primitifs

de l'idée la plus pure de Dieu et des plus hautes idées morales, thèse soutenue dans une série d'articles parus d'avril à décembre 1912 dans la revue *Anthropos*. Leroy et Trilles, disciples de Schmidt, enseignent à l'Institut catholique et sont liés à l'entreprise des semaines d'ethnologie religieuse de Louvain. Après avoir perçu l'émergence des sciences humaines des religions comme une entreprise « d'irréligion », la science catholique fait le choix de s'approprier ces savoirs sur des bases « positivistes » et de s'engager dans une entreprise savante et édifiante soutenue par Rome qui prend le contre-pied des théories de la sociologie religieuse durkheimienne et de l'ethnologie universitaire enseignée alors à l'École pratique des hautes études.